

Du vent pour les cerfs-volants

Les alizés balayent régulièrement la Hispaniola située sous le 20° parallèle nord. En Haïti, au mois d'avril, la brise s'accroît : c'est la saison des cerfs-volants. De fabrication artisanale ou achetés auprès des marchands de rue, les aéronefs colorés s'élèvent dans le ciel durant le week-end pascal. La poésie de cette tradition séculaire propice à la transmission d'une culture vivante qui construit les souvenirs d'enfance ne s'efface pas sous les tirs des gangs retentissant plus près du sol. La créativité se fait résistance au baillon que tentent d'apposer les groupes armés. Dévastée par les catastrophes naturelles et les bandits incendiaires, la capitale Port-au-Prince porte cette créativité autant que ses stigmates. Du Palais national partiellement détruit par le séisme de janvier 2010 et jamais reconstruit, de la Villa Sam, hôtel Oloffson devenu symbole de la culture haïtienne incendié en juillet 2025 subsistent les images des peintres désormais gardiens de la mémoire haïtienne. La galerie Nader située au cœur de Pétiyon-Ville rassemble ainsi pas moins de 11 000 oeuvres d'artistes haïtiens dont les plus anciennes datent de 1930. Ici, les paysages hyper-réalistes de

Raymond Joseph côtoient l'art naïf de Magda Magloire, l'imaginaire de Jacques Geslin ou le surréalisme de Frankétienne. *“Haïti est un peuple de peintres”* souligne le maître des lieux. Bien que nombre d'entre eux aient quitté le pays suite à l'escalade de violence pour rejoindre le Canada, les Etats-Unis ou l'Europe, leur créativité continue d'enrichir le patrimoine culturel haïtien. A l'extérieur de cet îlot de culture en apesanteur, la vie continue. La rue est le lieu du combat quotidien pour la survie. Les marchands qui ont fui les zones contrôlées par les gangs se sont installés le long des artères de ce quartier huppé : fruits, légumes, poteries, médicaments, babioles en tout genre s'alignent de part et d'autres des tas d'ordures amassés là. Au milieu de ce fatras, les chargements aléatoires circulent sur des motos rafistolées se frayant un chemin périlleux entre les pick-ups blindés de dernière génération. Malgré les aides publiques au développement qui avoisinent le milliard de dollars chaque année¹, les inégalités persistent, se creusent et se reproduisent. Dans la “République des ONG”, pas l'ombre d'un container à déchets et il faut transporter

ses propres bidons jusqu'à un point de ravitaillement en eau potable. En revanche, les supermarchés regorgent de marchandises importées pour la plupart des Etats-Unis, laissant les entreprises nationales sur le banc de touche. Les quelques entreprises d'Etat privatisées se sont reconfigurées en monopoles sur ce marché contraint sous le joug d'autres monopoles d'importation. Les prix flambent. A la faiblesse de l'Etat dépouillé de ses prérogatives sociales par l'assistance internationale, les Haïtiens répondent par le court-termisme du système D. Sans pour autant oublier de vivre : à la nuit tombée, les percussions des tambours résonnent dans les faubourgs, rythment les soirées à la cadence du kompa. Cette urgence rend compte de la résistance de tout un peuple dont la créativité qui semble sans limite est constitutive d'une ressource plus que jamais nécessaire à la reconquête de ses structures politiques confisquées. Sans elle, le développement apparaît comme un mirage lointain : comme un cerf-volant au mois d'avril dans le ciel de Port-au-Prince.

Katy Cantagrel

¹ Source : Banque Mondiale.